

PROCHAINEMENT...

- **Aglaré**

Jean-Michel Rabeux

spectacle présenté avec et au Théâtre Sorano

27..31 mars

Paroles crues d'une femme libre. Aglaré raconte soixante ans de prostitution. D'après un témoignage authentique, Jean-Michel Rabeux écrit un solo sulfureux que Claude Degliame, comédienne et égérie, saisit royalement à bras-le-corps.

FESTIVAL IN EXTREMIS - DU 20 MARS AU 9 AVRIL

- **Si Proche-Orient / musiques d'exil**

20 & 21 mars

Deux soirées imaginées avec Blaise Merlin - directeur du festival La Voix est Libre - avec des artistes, poètes et musiciens ayant fui la répression et les conflits pour continuer à exercer leur art librement, en portant la parole et l'âme de leurs peuples. Au programme : Poètes contemporaines d'Orient / Le Cri du Caire / Revolutionary Birds / Lemma Chants de femmes du désert algérien.

- **Cillement** - installation

Vincent Dupont

21 mars..9 avril

"Le temps d'un cillement, face à cette césure avec laquelle nous frayons toutes les cinq secondes environ, créer des images qui repoussent cette cécité, pour permettre à l'oeil de faire face à ce qui, habituellement, lui échappe." Vincent Dupont

- **Piece For Person & Ghetto Blaster** -théâtre/danse

Nicola Gunn (Australie)

23..24 mars

Une pièce parlée-dansée où se mêle critique aigüe de la domination masculine (mais pas que), constellée de digressions loufoques et malicieuses qui télescopent Hercule Poirot, les amours adultères, la prolifération anarchique des réseaux sociaux...

SUITE DU PROGRAMME IN EXTREMIS...

Mladen Materic/Théâtre Tattoo - Fabrice Ramalingom - Robyn Orlin - 198 os/Virginie Baez/ Hélène Olive - Philippe Dupeyron/Jean-Marc Padovani/Alain Bruel - Pierre Meunier/Marguerite Bordat - David Geselson www.theatregaronne.com/evenements/2017-2018/in-extremis

théâtre **garonne**
scène européenne

1, av du Château d'eau 31300 Toulouse
Tél. billetterie : + 33 (0)5 62 48 54 77
www.theatregaronne.com

Le théâtre Garonne est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication, Direction Régionale des Affaires Culturelles Occitanie, la Ville de Toulouse, le Conseil Départemental de la Haute-Garonne, la Région Occitanie, la Caisse d'épargne Midi-Pyrénées, Anne et Valentin, Reprint, Ombres Blanches.

15..17 MARS 2018

je 15 à 20:30

ve 16, sa 17 à 20h

durée : 1h10

Ulysse(s)
James Joyce
Isabelle Luccioni

> REPRISE / COPRODUCTION GARONNE



Ulysse(s)

traduction
Tiphaine Samoyault

mise en scène, interprétation
Isabelle Luccioni

scénographie Toni Casalonga

regard / direction d'acteur Laurence Bienvenu

regard dramaturgique Céline Astrié

vidéaste Bruno Wagner

créateur lumière Christian Toullec

créateur son Arnaud Romet

pianiste Philippe Gelda

costumière Sohuta

production Compagnie Oui Bizarre **coproduction** théâtre Garonne - scène européenne Toulouse, Le Parvis - Tarbes Scène Nationale, Scène conventionnée pour le théâtre et théâtre musical – Saint Céré/ Figeac, Théâtre le Hangar- association Lohengrin, Le Ring - Scène Périphérique

La compagnie Oui bizarre a été accueillie en résidence, dans le cadre du dispositif FABER mis en place par le Conseil Régional Midi-pyrénées, à l'Usine, Scène conventionnée pour les Arts dans l'espace public (Tournefeuille / Toulouse Métropole) en décembre 2013

remerciements Béatrice Biseul, Isabelle Moulis, Isabelle Perry, Sonia Lindé.

Le spectacle est subventionné et soutenu par la Ville de Toulouse, le Conseil Régional Midi-Pyrénées, le Département, La DRAC Midi-pyrénées

spectacle créé le 26 mars 2015 au théâtre Garonne, scène européenne Toulouse

RENCONTRE HORS LES MURS AVEC ISABELLE LUCCIONI / ENTREE LIBRE

Jeudi 15 mars à 12h Librairie Etudes (Université Toulouse 2 - Jean Jaurès)

Modération : Philippe Birgy

« ... ET J'AI PENSÉ BON AUTANT LUI QU'UN AUTRE ET PUIS J'AI DEMANDÉ AVEC MES YEUX QU'IL ME DEMANDE ENCORE OUI ET PUIS IL M'A DEMANDÉ SI JE VOULAIS OUI DE DIRE OUI MA FLEUR DE LA MONTAGNE ET D'ABORD JE L'AI ENTOURÉ DE MES BRAS OUI ET JE L'AI ATTIRÉ TOUT CONTRE MOI COMME ÇA IL POUVAIT SENTIR TOUT MES SEINS MON ODEUR OUI ET SON CŒUR BATAIT COMME UN FOU ET OUI J'AI DIT OUI JE VEUX OUI. »
ULYSSE DE JAMES JOYCE

Leopold titube saoul dans l'escalier assombri par la nuit pour s'affaler tête bêche dans le lit conjugal. Il bouscule Molly, perturbe son sommeil, réveille soudainement sa voix. La secousse du corps fait surgir un flot intarissable de pensées : huit phrases ininterrompues qui suivent le mouvement houleux d'une conscience toute abandonnée à la nuit.

Le défi pour l'actrice-metteuse en scène est de donner voix à une intériorité irreprésentable, à un texte non théâtral qui ouvre pourtant un chemin vers l'oralité. Portée par une traduction qui reste proche de l'œuvre originale pour rendre la folie du langage joycien – traduction sublime du chapitre XVIII Pénélope signé Tiphaine Samoyault, Isabelle Luccioni n'est pas Marion Bloom dite Molly. À l'écoute du tempo intérieur du texte, véritable « magnétophone intime », elle porte une voix sans l'incarner. Elle joue et scénographie le rêve du monologue. L'ancre aquatique qu'elle a créé en 2015 dans la pénombre des galeries souterraines du théâtre Garonne gagne en ampleur dans cette reprise à l'Atelier 2. Isabelle est la voix et le chant d'une femme à la fois désirante et obscène ; les bruits d'un corps à la lisière du sommeil, sa sensualité crue. Suivant la pulsation sensible de cette Pénélope infidèle, elle donne pleinement à entendre la jouissance gourmande d'un texte libre et sauvage.

Formée comme actrice par Michel Mathieu, **Isabelle Luccioni** s'est surtout consacrée ces dernières années à la mise en scène, après avoir été comédienne professionnelle pendant quinze ans (prix d'interprétation de la ville de Strasbourg pour son rôle dans *Parlez-moi d'amour* de Jean-Pierre Tailhade). Elle crée notamment *Une trop bruyante Solitude* d'après le roman de Bohumil Hrabal en 1994, vivement remarqué en France et à l'international, *Rencontre avec Bram van Velde* de Charles Juliet en 2000, *Comédie / La dernière Bande* de Beckett en 2003. Au sein de sa compagnie fondée en 1994, elle travaille à placer l'acteur et son rapport au texte au cœur de sa recherche. Elle crée au théâtre Garonne plusieurs pièces : *Le Mensonge* de Nathalie Sarraute (2001-2002), *Tout doit disparaître (c'est magnifique)* (2010), *Les Quatre jumelles* de Copi (2017), *Ulysse(s)* (2015).

ENTRETIEN AVEC ISABELLE LUCCIONI

Pourquoi avoir intitulé ton projet Ulysse(s) et non Molly Bloom qui est le monologue que tu as choisi d'interpréter?

C'était important pour moi de garder le titre original du roman dont ce monologue est la fin, et quelle fin ! *Ulysse(s)* est un tout, une écriture. Et le titre anglais est plus beau à entendre.

Pourquoi avoir fait appel à Tiphaine Samoyault ?

J'ai rencontré Tiphaine Samoyault deux fois pour lui exposer mon projet et aussi avec l'espoir qu'elle me donne l'autorisation de jouer ce texte qu'elle a traduit. La traduction du roman est collective, ils sont une dizaine. Tiphaine est une femme remarquable qui a une connaissance superbe de Joyce, les discussions ont été passionnantes, elle m'a ouvert des pistes de travail essentielles (...) le monologue de Molly est à la limite du représentable, puisqu'il s'agit d'une pensée intérieure : the « stream of consciousness », c'est un flux de conscience. L'autre axe essentiel du texte est la relation entre intérieur et extérieur.

Est-ce que tu peux expliciter cette problématique du roman : Intérieur – Extérieur ?

La pensée de Molly est traversée par des éléments extérieurs, des images, des sons, des souvenirs... Cela fait penser au montage d'un film. L'extérieur s'introduit parfois violemment à l'intérieur d'elle, bruyamment et elle l'intègre dans sa pensée immédiatement. Par exemple, elle entend un train et de suite, le train s'immisce dans le récit. C'est une pensée immédiate et polyphonique, la polyphonie à l'œuvre à l'intérieur de la langue de Joyce est redoublée par une polyphonie apportée par les traducteurs. Le travail de chacun participe à l'élaboration du texte, qui prend la forme d'un chant. Dans cette thématique, ce qui est aussi caractéristique de l'écriture de Joyce, c'est qu'elle fait entendre les bruits du corps : Molly pète, elle perd du sang, du liquide s'écoule d'elle, elle se lave très souvent – elle a souvent ses règles, sans savoir pourquoi; il y a aussi des larmes, elle a mal au ventre... Le corps est très présent... Son mari, Léopold, lui apporte des livres d'anatomie qu'elle étudie. Au corps du texte répond le texte du corps. Les organes sont cités très souvent, il n'y a pas de page sans pied, ou bras, œil, bouche, ventre, cul, queue... Avec sa sensualité, son érotisme, ce texte est un peu comme le corps d'une femme endormie. Autre image de cette relation entre intérieur et extérieur. Avant ce dernier « mouvement » (on ne parle pas de chapitre) du monologue d'*Ulysse*, dans le XVII^e mouvement, son mari Léopold Bloom rentre éméché à la maison, à trois heures du matin, avec son ami, Stephen Dedalus. Il rentre dans la maison, monte l'escalier, entre dans la chambre et comme il est saoul, se couche dans le lit près d'elle, tête bêche. En entrant dans le lit, il déclenche ce monologue intérieur, ce flux de pensée de Molly. La situation géographique de ce passage décrit une pénétration, car l'homme ne rentre pas seulement dans la maison, puis dans la chambre, mais aussi dans son imaginaire. Cette relation entre l'intérieur et l'extérieur est le fil qui sous-tend tout le monologue.

ENTRETIEN AVEC ISABELLE LUCCIONI

Pourquoi avoir intitulé ton projet Ulysse(s) et non Molly Bloom qui est le monologue que tu as choisi d'interpréter?

C'était important pour moi de garder le titre original du roman dont ce monologue est la fin, et quelle fin ! *Ulysse(s)* est un tout, une écriture. Et le titre anglais est plus beau à entendre.

Pourquoi avoir fait appel à Tiphaine Samoyault ?

J'ai rencontré Tiphaine Samoyault deux fois pour lui exposer mon projet et aussi avec l'espoir qu'elle me donne l'autorisation de jouer ce texte qu'elle a traduit. La traduction du roman est collective, ils sont une dizaine. Tiphaine est une femme remarquable qui a une connaissance superbe de Joyce, les discussions ont été passionnantes, elle m'a ouvert des pistes de travail essentielles (...) le monologue de Molly est à la limite du représentable, puisqu'il s'agit d'une pensée intérieure : the « stream of consciousness », c'est un flux de conscience. L'autre axe essentiel du texte est la relation entre intérieur et extérieur.

Est-ce que tu peux expliciter cette problématique du roman : Intérieur – Extérieur ?

La pensée de Molly est traversée par des éléments extérieurs, des images, des sons, des souvenirs... Cela fait penser au montage d'un film. L'extérieur s'introduit parfois violemment à l'intérieur d'elle, bruyamment et elle l'intègre dans sa pensée immédiatement. Par exemple, elle entend un train et de suite, le train s'immisce dans le récit. C'est une pensée immédiate et polyphonique, la polyphonie à l'œuvre à l'intérieur de la langue de Joyce est redoublée par une polyphonie apportée par les traducteurs. Le travail de chacun participe à l'élaboration du texte, qui prend la forme d'un chant. Dans cette thématique, ce qui est aussi caractéristique de l'écriture de Joyce, c'est qu'elle fait entendre les bruits du corps : Molly pète, elle perd du sang, du liquide s'écoule d'elle, elle se lave très souvent – elle a souvent ses règles, sans savoir pourquoi; il y a aussi des larmes, elle a mal au ventre... Le corps est très présent... Son mari, Léopold, lui apporte des livres d'anatomie qu'elle étudie. Au corps du texte répond le texte du corps. Les organes sont cités très souvent, il n'y a pas de page sans pied, ou bras, œil, bouche, ventre, cul, queue... Avec sa sensualité, son érotisme, ce texte est un peu comme le corps d'une femme endormie. Autre image de cette relation entre intérieur et extérieur. Avant ce dernier « mouvement » (on ne parle pas de chapitre) du monologue d'*Ulysse*, dans le XVII^e mouvement, son mari Léopold Bloom rentre éméché à la maison, à trois heures du matin, avec son ami, Stephen Dedalus. Il rentre dans la maison, monte l'escalier, entre dans la chambre et comme il est saoul, se couche dans le lit près d'elle, tête bêche. En entrant dans le lit, il déclenche ce monologue intérieur, ce flux de pensée de Molly. La situation géographique de ce passage décrit une pénétration, car l'homme ne rentre pas seulement dans la maison, puis dans la chambre, mais aussi dans son imaginaire. Cette relation entre l'intérieur et l'extérieur est le fil qui sous-tend tout le monologue.

Depuis plusieurs années, tu es plus souvent metteur en scène qu'actrice, pourquoi ce changement ?

Je me suis rendue compte en reprenant il n'y a pas très longtemps *Les Bonnes* de Jean Genet avec le Théâtre de l'Acte, qu'être sur un plateau me procurait un plaisir fou! Dans mon trajet de femme, d'actrice et de metteur en scène, j'avais besoin de reprendre contact avec le plateau, les gens. Qu'est-ce que j'ai à dire ? J'enseigne aussi le théâtre. Mes idées se sont radicalisées avec l'âge et à force de travailler, et c'est là le moyen de les éprouver.

Ce projet est une aventure, un pari personnel. Un spectacle total, j'ai fait l'adaptation, je mets en scène, joue et chante. J'ai une équipe formidable qui participe largement à la création. C'est un travail collectif. Et soyons clair, c'est une pulsion de vie !

Qu'est-ce que cette opposition intérieur-extérieur implique pour l'interprétation ?

Prendre plus de liberté. « Le monologue intérieur » dit Deleuze dans une conférence, « c'est le début du cinéma ». J'ai travaillé en pensant que je jouais le rêve du monologue, ce n'était pas une restitution : « je vais vous interpréter Molly ». D'ailleurs, il n'y a pas de lit, je ne suis pas couchée mais debout. Je porte la voix de Molly ; je suis parfois dedans et parfois en dehors du jeu, je ne suis pas un personnage. C'est une projection, un rêve de ce texte, en relation avec le cinéma. D'ailleurs, les couleurs, le son, les images projetées à l'arrière renforce cette idée du rêve...C'est une vie rêvée comme on la rêve dans son lit dans un demi sommeil.

Dans le texte, Molly est une chanteuse ratée à cause de son mariage avec Léopold, son mari. Je me suis dit : je vais réaliser son rêve. Je vais chanter! Aller au-delà de l'histoire qui pourrait être pathétique d'une femme qui trompe son mari, parce qu'il n'est pas souvent là, elle l'attend, elle couche avec tous les mecs. Et c'est beau aussi quand elle parle du désir des hommes. Je suis dans un état de jubilation à dire ce texte, car même dans la vie, la question du désir des femmes est encore taboue. Une femme qui parle de son désir, c'est encore un peu une pute, une femme facile, alors qu'un homme, c'est un séducteur. Où est l'obscénité ? (Il a été interdit à l'époque pour obscénité). Est-ce seulement de dire le désir d'une femme avec des mots crus ? C'est toujours transgressif, sans être revanchard, un peu rock n'roll à jouer parce qu'il affirme le pouvoir érotique des mots, et questionne la dimension sexuelle (le désir) de l'acteur ou de l'actrice dans son rapport au public. Il ne faut pas oublier qu'il a été écrit par un homme. Au théâtre, les monologues de femmes sont souvent limités, parce que les femmes y sont la plupart du temps décrites désespérées ou folles, des meurtrières dépressives, alcooliques. Chez les auteurs contemporains, il y a Claudine Galea qui écrit des textes forts, rythmiques, et Angelica Lidell, mais c'est assez rare. Molly, elle, parle de son désir ouvertement et surtout, c'est une femme libre, sans moralité, presque veule. Elle est à la limite de l'animalité, au-delà de son genre. On a rarement lu un homme qui comprenait autant les femmes. Le roman se déroule sur une seule journée. C'est le 16 juin 1904. Le même jour, Joyce rencontra sa femme, son amour, Nora Barnacle. Il a écrit le texte pour lui rendre hommage, un hymne aux femmes et à leur corps, d'une modernité stupéfiante. Il la magnifie. L'amour, l'amour fou, le don de soi, la vie! Ce texte d'un érotisme extraordinaire, écrit par un homme, ce qui le rend d'autant plus troublant et passionnant à mes yeux, témoigne de la puissance de la littérature.

Depuis plusieurs années, tu es plus souvent metteur en scène qu'actrice, pourquoi ce changement ?

Je me suis rendue compte en reprenant il n'y a pas très longtemps *Les Bonnes* de Jean Genet avec le Théâtre de l'Acte, qu'être sur un plateau me procurait un plaisir fou! Dans mon trajet de femme, d'actrice et de metteur en scène, j'avais besoin de reprendre contact avec le plateau, les gens. Qu'est-ce que j'ai à dire ? J'enseigne aussi le théâtre. Mes idées se sont radicalisées avec l'âge et à force de travailler, et c'est là le moyen de les éprouver.

Ce projet est une aventure, un pari personnel. Un spectacle total, j'ai fait l'adaptation, je mets en scène, joue et chante. J'ai une équipe formidable qui participe largement à la création. C'est un travail collectif. Et soyons clair, c'est une pulsion de vie !

Qu'est-ce que cette opposition intérieur-extérieur implique pour l'interprétation ?

Prendre plus de liberté. « Le monologue intérieur » dit Deleuze dans une conférence, « c'est le début du cinéma ». J'ai travaillé en pensant que je jouais le rêve du monologue, ce n'était pas une restitution : « je vais vous interpréter Molly ». D'ailleurs, il n'y a pas de lit, je ne suis pas couchée mais debout. Je porte la voix de Molly ; je suis parfois dedans et parfois en dehors du jeu, je ne suis pas un personnage. C'est une projection, un rêve de ce texte, en relation avec le cinéma. D'ailleurs, les couleurs, le son, les images projetées à l'arrière renforce cette idée du rêve...C'est une vie rêvée comme on la rêve dans son lit dans un demi sommeil.

Dans le texte, Molly est une chanteuse ratée à cause de son mariage avec Léopold, son mari. Je me suis dit : je vais réaliser son rêve. Je vais chanter! Aller au-delà de l'histoire qui pourrait être pathétique d'une femme qui trompe son mari, parce qu'il n'est pas souvent là, elle l'attend, elle couche avec tous les mecs. Et c'est beau aussi quand elle parle du désir des hommes. Je suis dans un état de jubilation à dire ce texte, car même dans la vie, la question du désir des femmes est encore taboue. Une femme qui parle de son désir, c'est encore un peu une pute, une femme facile, alors qu'un homme, c'est un séducteur. Où est l'obscénité ? (Il a été interdit à l'époque pour obscénité). Est-ce seulement de dire le désir d'une femme avec des mots crus ? C'est toujours transgressif, sans être revanchard, un peu rock n'roll à jouer parce qu'il affirme le pouvoir érotique des mots, et questionne la dimension sexuelle (le désir) de l'acteur ou de l'actrice dans son rapport au public. Il ne faut pas oublier qu'il a été écrit par un homme. Au théâtre, les monologues de femmes sont souvent limités, parce que les femmes y sont la plupart du temps décrites désespérées ou folles, des meurtrières dépressives, alcooliques. Chez les auteurs contemporains, il y a Claudine Galea qui écrit des textes forts, rythmiques, et Angelica Lidell, mais c'est assez rare. Molly, elle, parle de son désir ouvertement et surtout, c'est une femme libre, sans moralité, presque veule. Elle est à la limite de l'animalité, au-delà de son genre. On a rarement lu un homme qui comprenait autant les femmes. Le roman se déroule sur une seule journée. C'est le 16 juin 1904. Le même jour, Joyce rencontra sa femme, son amour, Nora Barnacle. Il a écrit le texte pour lui rendre hommage, un hymne aux femmes et à leur corps, d'une modernité stupéfiante. Il la magnifie. L'amour, l'amour fou, le don de soi, la vie! Ce texte d'un érotisme extraordinaire, écrit par un homme, ce qui le rend d'autant plus troublant et passionnant à mes yeux, témoigne de la puissance de la littérature.